

Le Monde, 30 octobre 87

« Portugal, mon remords : mon remords de nous tous... »

Lusitanien d'adoption, un romancier italien nous donne ses clés pour lire *Fleuve triste*, le roman d'un grand écrivain contemporain, Fernando Namora.

par Antonio TABUCCHI (*)

IL me semble que la meilleure littérature portugaise de ces dernières années a choisi, pour s'exprimer, les modèles du roman « policier », c'est-à-dire un récit comportant un mystère ou une énigme. Dans l'inoubliable roman de José Cardoso Pires, *le Dauphin* et dans son plus récent livre, *la Ballade de la plage des chiens* (1), comme d'ailleurs dans le surprenant roman de Fernando Namora — écrivain désormais consacré internationalement, — le noyau central est une énigme : la disparition d'un homme. Mais, alors que le mystère se dévoile progressivement dans le roman policier traditionnel, ici *tout se complique*.

L'idée de « complexité », qui appartient probablement à une conception baroque digne de la meilleure tradition ibérique, revêt toutefois, dans le monde romanesque des deux auteurs, une physiologie profondément différente. Dans *le Dauphin*, de Cardoso Pires, la « complication » naît de la mise en abîme du mystère proposé. Le romancier dévie l'énigme et la transpose, dirais-je, sur le plan ontologique. Tandis que, dans le roman de Fernando

Namora, le mystère s'intensifie par la stratification, par l'agglutination d'autres événements ; le flux narratif, la vie que le texte invente se chargent de porter au loin l'énigme, comme un fleuve portant un détrit, et la placent au long des événements, sur le plan existentiel.

Le souffle profond de *Fleuve triste* appartient donc au roman traditionnel, au grand roman du dix-neuvième siècle ; mais la variante du mystère-sans-solution assume ici une fonction surprenante, car l'absence de solution portée Namora à la dissolution de ce qu'il est en train d'écrire. Et le livre, construit avec des matériaux narratifs hétérogènes (le policier, l'épique, le roman épistolaire, le journal intime), se transforme en réflexion sur soi-même ; il devient un manuel sur le thème : « *Comment écrit-on un roman ?* ». En somme, l'apparente adhésion au roman traditionnel produit de façon inespérée un roman très moderne, dans lequel, et par lequel, l'auteur entre et sort à son gré — auteur à la fois créateur et créature, metteur en scène et personnage de lui-même, tout comme le personnage de *8 1/2* de Fellini qui, tout en essayant de réaliser son propre film dans la station thermale, fait le film de Fellini.

Selon une définition de Paul Gadenne, un roman ne peut



Fernando Namora :
courage et tristesse.

jamais être résumé. *Fleuve triste*, de Fernando Namora, ne peut l'être de façon pertinente, parce qu'il renferme un ensemble de quasi-romans qui constituent une narration sans périmètre et sans contours. L'élément définissant le mieux ce livre est probablement l'eau qui, par métaphore, lui fournit le titre. Comme celle-ci, il change de forme selon le récipient qui l'abrite sans pour autant altérer sa nature. Dans ce fleuve qu'est la Vie avec majuscule, il y a également une vie quotidienne qui est la vie portugaise des années 60, tout

aussi digne de notre réflexion que la première. Parce que cette vie nous parle de la guerre coloniale, de l'émigration, de la résistance au salazarisme, du désespoir, de la souffrance, de l'orgueil et de la peur.

« *Portugal mon remords, mon remords de nous tous* », disent les derniers vers d'une poésie de Alexandre O'Neill, grand poète portugais qui, durant les années 60, a su regarder dans l'inconscient de son pays, avec beaucoup de lucidité. Peut-être que le Portugal peut aujourd'hui se pencher, avec une plus grande sérénité, sur ses remords et ses fantasmes. Mais, de par leur nature, les créatures de Namora ne sont pas allégres, et les fantasmes qui peuplent *Fleuve triste* sont blêmes et perfides. Très bien traduit par Catherine Meunier, qui maintient fidèlement le timbre de sa voix, Fernando Namora les visite avec peine et avec peur, ce qui démontre un grand courage. Et une grande tristesse. Mais qui a dit que, hormis le plaisir du texte, la littérature doit être allègre ?

★ **FLEUVE TRISTE**, de Fernando Namora, traduit du portugais par Catherine Meunier, éd. de la Différence, 265 p., 98 F.

(1) Les deux livres chez Gallimard.

(*) Auteur notamment de *Petits Malentendus sans importance* (éd. Christian Bourgois).